

2<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL TAGHIT D'OR

## Il court, il court... le film court !

Le Taghit d'Or de cette 2<sup>e</sup> édition a attiré 26 films de trois continents pour disputer le titre de «L'Enchanteresse» et l'aspect international a donné au festival un niveau de bonne facture, et les quelques films algériens, qui pour la plupart ont souffert de moyens de réalisation, ne démeritent pas en terme d'originalité, des thèmes traités et d'un certain savoir-faire qui se dégagent des œuvres cinématographiques.

De Taghit  
Menad M'barek

Le court métrage qui n'est pas dans la culture du public algérien a du chemin à faire pour s'introduire dans le paysage artistique en général, et cinématographique en particulier. Pour ce, il faudra d'ores et déjà penser à des mécanismes qui permettront aux «courts» de vivre longtemps. Il est dommage que des films, sur lesquels sont investies des énergies et des idées, connaissent un triste parcours de quelques projections dans des salles, et par chance, un festival et puis retrouver le «noir» des tiroirs. En partie, la télévision pourra intervenir pour vulgariser la culture du court métrage en créant des espaces de diffusion de ce genre de cinéma, mais reste que l'univers de ces films sont les salles noires.



Photos D.R.

## Des qâdate ciné en marge des compétitions...

La lumière pour habiller le sens et le cadre comme instrument psychologique : les ateliers du Festival de Taghit étaient orientés vers la lumière et le cadre dans le cinéma, animées respectivement par Allal Yahoui et Daoud Wlad Essayed, et qui tout un chacun a eu à nous faire partager, de part leurs expériences, leurs approches techniques de ces éléments-clés dans le septième art.

Pour Allal, son constat est porté sur le manque de préparation et de découpage technique conséquent avant le début de tournage. Ainsi on accuse des retards souvent dans les réalisations des films en Algérie. Pour lui, la lumière est une à travers les temps mais l'essentiel c'est de pouvoir restituer l'atmosphère qui est propice au scénario

et à l'univers du film. Pour Daoud, à une question sur la différence entre un beau et un mauvais cadre, il a répliqué que «c'est une question sublime, par ce que je n'ai pas de réponse». Seulement pour lui, le bon cadre c'est celui qui «me procure de l'émotion, et l'autre pas». Le cadre est un élément important dans un film mais l'essentiel est dans le bon enchaînement de ces plans (la symphonie des images).

## Les jours les plus longs

Pendant 4 jours, la Khaïma a abrité les spectateurs et le jury qui «dévoraient» avec de grands yeux les courts métrages projetés sur un bel écran, et à même les tapis, le public changeait souvent de posture (des fois allongé) pour apprécier les œuvres des jeunes cinéastes. Le premier jour, nous avons eu droit à 7 films, dont les thèmes et les approches cinématographiques diffèrent pour nous proposer un bouquet très «coloré» du cinéma méditerranéen. Et pour la soirée, un film hindou, de Richie Mehta, *Amal*, lui-même auteur de plusieurs courts métrages et membre du jury pour cette édition. Celui-ci trouve qu'il y a tout de même de bons films et que souvent, il y avait de bonnes idées mais la technique n'a pas suivi, ceci, dit-il, prédit un bon avenir pour le cinéma algérien.

Le deuxième jour de la compétition, les projections (8 films) ont repris leur rythme. Et là, nous avons eu à découvrir deux belles œuvres, l'une du Serbe Milos Pusic *Lullaby for boy* et un autre film, algérien, de Sabrina Draoui, *Goulouli*, qui a mis en scène les méandres d'une femme en plein

dialogue intérieur sur les questions de la vie. Une belle prouesse pour montrer le dilemme d'une femme dans sa «nudité» psychologique face à un monde d'incompréhension et de préjugés. Pour le 3<sup>e</sup> jour, c'est au tour de 6 autres films d'essayer de nous «enchanter» sous la Khaïma érigée en contrebas de dunes majestueuses qui font la fierté de Taghit. Pour le film algérien, c'est Mounes Khemmar qui a eu à convaincre avec son *Abeille* (*kima e'nahla*), un film qui traite d'une façon laconique la famine dans le monde. Aussi le film *The View* de Hazim Betar et de Rifqi Assaf nous a fait vivre, le temps de 15 minutes, en un plan séquence, un couple de jeunes Palestiniens mis en joue sous les lunettes d'un sniper israélien. Il a fallu attendre le 4<sup>e</sup> jour qui met en compétition les 5 derniers films de la sélection, et le la a été donné par le film *El Qahira m'nawera bi ahliha* de Youssef Chahine, le spectre de ce géant du cinéma mondial pour «illuminer» le jeune festival de Taghit. L'Algérien, Khaled Benaïssa, qui nous a gratifiés d'un film de 18 minutes *Essektou...* (ils se sont tus) lequel nous brosse, par une belle fantaisie, les rêves fous d'un animateur de radio dans sa *houma* à Alger, pour se réveiller sur un «cauchemar» d'un attentat à la voiture piégée. Le suspense est de taille même si pour la soirée *Mascarades* de Salem Lyès était projeté en plein air pour détendre l'atmosphère... De l'avis de Mohamed Abidou, critique de cinéma syrien, la qualité des films présentés au festival est hétérogène ; néanmoins, il a vu de belles choses dans ce festival.

## Haut et court !

Les résultats sont annoncés dans cette nuit de «doute», dans une ambiance aussi fanfaronne que le point de presse qui a précédé la cérémonie de la remise des prix. Une tension perceptible est alimentée par les questions des journalistes, l'avenir incertain du Taghit d'Or, du fait de l'éviction de Hamraoui Habib Chawki, le parrain de ce festival. M<sup>me</sup> Yasmine Chouikh a eu à marteler que la «famille» de la télévision est unie, et que preuve du contraire, la 3<sup>e</sup> édition aura lieu. Peut-on compromettre l'avenir d'un festival pour une simple question de changement à la tête de l'Unique ? Direction la Khaïma où un décor est érigé pour abriter les nuits du Taghit d'Or. Ainsi, le jury annonce de prime abord qu'il a institué de son propre chef cinq des mentions spéciales cinq travaux. Tout le monde a compris que c'était une façon d'encenser le plus de participants pour atténuer les frus-

trations. La Caméra d'Or, qui distingue le meilleur film algérien, en compétition ou au panorama, est décerné à Khaled Benaïssa pour son film *Essektou*, qui n'a pas pu contenir ses émotions. Mais il n'était pas au bout de ses émotions car il est le lauréat du Taghit d'Or de cette deuxième édition.

La meilleure interprétation féminine a été décernée à la Marocaine Asma Adrami pour son rôle dans le court métrage *La jeune femme et l'institut* de Mohamed Nadif, et le rôle masculin pour Aurelien D'Auclause pour son interprétation dans *Os* de la réalisatrice française Marie Vanaret. Le prix du meilleur scénario est revenu au Jordanien Hazem Bitar, pour le court métrage *La vue*. Le Tunisien Reda Tlili a décroché celui de la meilleure réalisation pour son œuvre *Ayan Kan*. Beaucoup ont affiché leur scepticisme concernant certains résultats, tels que le meilleur scénario et la meilleure réalisation qui ne semblaient pas être les plus convaincants.

## Le Taghit sera-t-il toujours d'or ?

Quel dommage pour le cinéma de voir ces quelques cadres d'expression sous l'épée de Damoclès. Une menace de couper «court» le parcours de ce jeune festival plane sur le ciel de Taghit, et l'orage qui passe au-dessus de l'ENTV risque d'emporter par ses crues la khaïma qui a abrité avec affection des courts métrages qui manquent déjà d'espace de «vie». La jeune équipe, qui a tenté de mener à bien cette manifestation, doit se réinventer en idées et en énergies nécessaires pour pérenniser ce festival, et les amoureux de cet art doivent conjuguer leurs efforts pour soustraire ce genre de manifestations culturelles à des enjeux qui ne travaillent ni de près ni de loin le cinéma. Aussi des engagements doivent être tenus tels que la diffusion des films primés par la télévision algérienne. A cet effet le lauréat du Taghit d'Or de la première édition, Smaïl Messaoudi pour son film *Wayed Nidhen*, la commission de visionnage avait demandé tout simplement de «changer la fin du film, car il montre un jeune universitaire en passe de l'émigration clandestine», nous confiera le producteur du film, Hocine Redjala.

La culture du cinéma est de la responsabilité de tout un chacun. L'aide à la création et la promotion des œuvres cinématographiques doivent être prises en charge par des organismes professionnels.

Et l'élément essentiel qu'on doit récupérer est le public qui a déserté les salles de cinéma.

M. M.



# Hakim Laâlam dédicacera son livre

«Enseigne en folie» à la librairie Media Plus

Constantine

Jeudi 25 décembre à 14 h

